



HAL
open science

Pour une approche linguistique de l'écriture enregistrée

Claire Doquet

► **To cite this version:**

Claire Doquet. Pour une approche linguistique de l'écriture enregistrée. Gilles Caporossi & Christophe Leblay. Temps de l'écriture. Enregistrements et représentations, L'Harmattan, 2014, Sciences du langage Carrefour et Points de vue, 978-2-8061-0146-4. hal-01236366

HAL Id: hal-01236366

<https://hal.science/hal-01236366>

Submitted on 1 Dec 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

CHAPITRE 1

Pour une approche linguistique de la temporalité de l'écriture

Claire Doquet

Les reconstitutions de l'écriture "en direct"¹ sont apparues en France dans la décennie 1990 et travaillées au départ surtout par la psychologie cognitive (laboratoire LaCo de Poitiers, aujourd'hui CeRCA²). De ce fait, l'outillage développé pour ces corpus répond en priorité à des problématiques psychologiques et développementales.

Ce chapitre proposera une autre voie d'analyse de ces corpus : l'analyse linguistique. Cette dernière, déjà à l'œuvre dans certaines études de manuscrits, est opératoire sur les données temporelles **temps réel** à condition de lui adjoindre une réflexion sur la chronologie des opérations d'écriture et la place des pauses. La linguistique énonciative, avec l'ensemble des travaux sur la dimension épilinguistique/métalinguistique de l'énonciation, a construit des outils qui étayent et questionnent à la fois le regard sur l'énonciation en acte que donne à voir l'écriture en **temps réel**.

Nous proposons dans les pages qui suivent un balisage des outils d'analyse de l'écriture forgés par la génétique textuelle et une réflexion sur les modifications qu'impose à cet outillage le passage de corpus manuscrits aux corpus en **temps réel**.

1. L'analyse linguistique de l'écriture.

C'est par la littérature qu'a débuté l'analyse scripturale, avec le développement en France de la critique génétique. Créé dans les années 1970 par une équipe de chercheurs du CNRS dirigée par Louis Hay, la critique génétique, également appelée génétique textuelle, se préoccupe d'analyser les manuscrits des écrivains en essayant d'y déceler les cheminements de l'écriture. L'outillage est partiellement celui de la philologie, mais les visées diffèrent : il s'agit de retrouver, non le meilleur texte possible, mais les possibles du texte ; toute opération scripturale est considérée pour elle-même, saisie à la fois comme le résultat de l'écriture passée et un déclencheur d'écritures à venir.

1.1 La critique génétique : une exploration de l'écriture littéraire à partir de manuscrits d'écrivains.

Le laboratoire où est née la génétique textuelle, l'ITEM, a élaboré à partir des catégories de la grammaire structurale une classification des événements d'écriture³ qui peuvent toujours se décrire en termes d'ajout, de suppression, de déplacement d'un segment de texte, de remplacement d'un

¹Cette formulation, peu satisfaisante, est un équivalent français de l'expression anglaise "on line writing".

²cerca.labo.univ-poitiers.fr/

³ On en trouve une présentation, par exemple, chez Grésillon (1994 : 150).

segment par un autre. La notion de variante héritée de la philologie a été réinstanciée pour décrire les deux types de contexte des opérations : par *variante d'écriture*, on entend une opération intervenue au moment même de la scription ; la *variante de lecture* est au contraire une opération qui se produit après la scription du segment de texte dans lequel elle a lieu. Ces variantes sont repérées, sur les manuscrits, par la place des ratures, ajouts etc.

Par exemple dans le segment

dans l'allée du ~~parc~~ jardin se trouvaient des érables

le mot *parc* est remplacé par le mot *jardin* lors d'une variante d'écriture, repérable parce que le remplacement se fait sur la ligne, il est donc immédiatement consécutif à l'inscription de *parc*.

Au contraire, dans le segment

jardin

dans l'allée du ~~parc~~ se trouvaient des érables

le remplacement est une variante de lecture : c'est une fois l'énoncé écrit que le scripteur a biffé *parc* et indiqué, par l'ajout de *jardin* au-dessus de la ligne, un remplacement.

Ces catégories de description disent la volonté des chercheurs de se centrer sur l'acte d'énonciation lui-même plutôt que sur son résultat. C'est la transformation du texte qui intéresse au premier chef, les traces de son élaboration qui témoignent du travail d'invention de l'écrivain. Le parti pris linguistique est celui d'une écriture envisagée comme interaction entre un sujet et la langue, dans un contexte donné. C'est la raison pour laquelle la part du matériau linguistique dans la création est centrale : sans nier l'existence de réalités incontournables dans d'autres paradigmes, par exemple l'intentionnalité, la linguistique génétique pense la production écrite comme une interaction entre le sujet et la langue, à la manière de Claude Simon affirmant, dans son discours de réception du prix Nobel de littérature :

“Lorsque je me trouve devant la page blanche, je suis confronté à deux choses ; d'une part le trouble magma d'émotions, de souvenirs, d'images qui se trouve en moi, d'autre part la langue, les mots que je vais chercher pour le dire, la syntaxe par laquelle ils vont être ordonnés et au sein de laquelle ils vont en quelque sorte se cristalliser. Et tout de suite, un premier constat : c'est qu'on n'écrit (ou ne décrit) jamais quelque chose qui s'est passé avant le travail d'écrire, mais bien, ce qui se produit (et cela dans tous les sens du terme) au cours de ce travail, au présent de celui-ci, et résulte, non d'un conflit entre le très vague projet

initial et la langue, mais au contraire d'une symbiose entre les deux qui fait, du moins chez moi, que le résultat est infiniment plus riche que l'intention." (Simon, 1986).

Cette étude du processus plutôt que du produit a conduit à cerner des caractéristiques d'un écrivain : la place du dessin n'est pas la même chez Zola et chez Valéry, le recours aux documents externes varie de Flaubert à Proust... A l'analyse des manuscrits, on a mis au jour deux types scripturaux qui constituent des pôles en tension desquels se positionne toute écriture : l'écriture à *programme* et l'écriture à *processus*. Les écritures à *programme* sont réalisées en plusieurs étapes bien distinctes : l'écrivain fait souvent plusieurs plans successifs avant de se lancer dans l'écriture du texte ; les plans sont nettement distingués des « notes préparatoires », des « scénarios » et des « brouillons de rédaction »⁴, y compris par le type de support (format des feuilles, matériau scriptural) et son organisation. Grésillon indique par exemple à propos de Roger Martin du Gard « *que pour les notes préparatoires, il utilisait des feuilles coupées en quatre, comme des fiches ; que pour les scénarios, il se servait de demi-feuilles, et pour les brouillons de rédaction, de feuilles pleine page, mais écrites dans le sens de la hauteur, comme des feuilles d'album. Jusqu'à l'aspect le plus matériel, il témoigne ainsi d'une écriture où tout est organisation, discrimination, ordre.* » (Grésillon, 1994 : 102). La même évoque Romain Rolland, classant ses manuscrits en différenciant soigneusement les diverses étapes de la scription ou Thomas Mann qui justifie l'intérêt de ses nombreux prolégomènes « *en disant que ces matériaux l'aident à conserver le même plan tout au long des années nécessaires à l'écriture du roman* » (*ibid.*, p. 103).

L'écriture à processus, quant à elle, se déploie comme par auto-génération, sans plan préalable : c'est « *un type de création non programmée où tout se fait, se défait et se refait dans et par l'écriture* » (Grésillon, Lebrave, Fuchs, 1991 : 30). Les écrivains sont aujourd'hui plus nombreux à déclarer se mettre à écrire ainsi, sans (ou presque sans) connaissance de ce que deviendra leur texte. C'est Aragon affirmant avoir « *toujours été, écrivant, comme un lecteur qui fait la connaissance d'un paysage ou de personnages dont il découvre le caractère, la biographie, la destinée* » (Aragon, 1969, p. 14), ou encore :

« je n'ai de ma vie, au sens où on entend ce verbe, écrit un seul roman, c'est-à-dire ordonné un récit, son développement, pour donner forme à une imagination antérieure, suivant un plan, un agencement prémédité. » (*ibid.*, p. 47)

Cette dichotomie ne saurait être considérée comme définitivement fixée. Il est évidemment tentant, pour tout néophyte, de se demander si tel écrivain est plutôt un *programmeur* ou plutôt un

⁴ Toutes ces indications sont empruntées à Grésillon, 1994, pp. 102-104.

processuel : comme tous les classements, celui-ci serait réducteur, d'abord parce que les différenciations entre les modes d'écriture tiennent également à des aspects bien plus variés, ensuite parce que rien ne dit qu'un écrivain, mis en situation d'écrire tout autre chose que ce qu'il produit d'ordinaire, se conduirait de façon similaire : comment Zola, prototype de l'écriture à programme, a-t-il écrit, par exemple, son « *j'accuse* » ? Le dernier obstacle à tout schématisme est le fait que certains écrivains apparaissent comme des hybrides du point de vue de cette classification : Flaubert témoigne à la fois d'un travail d'organisation extrêmement précis – que l'on apparente plutôt à l'écriture à programme – et d'une pulsion scripturale, d'un travail de la langue dans le texte déjà écrit qui paraissent caractériser l'écriture à processus.

1.2 Application de la méthode à d'autres corpus : description de brouillons d'écoliers.

A partir des années 1980, les préoccupations concernant le processus de production des textes ont commencé à se manifester clairement dans la recherche pédagogique⁵, occasionnant la mise en place de situations ou d'instruments d'observation de l'écriture. La première recherche de grande envergure sur les traces de l'écriture des élèves a été effectuée par Fabre (1987) à partir de 300 manuscrits produits entre le CP et le CM2. Les élèves ont produit des textes selon trois types de passation : l'une avec écriture, relecture et copie d'un seul trait, l'autre avec relecture et copie le lendemain de la rédaction du premier brouillon, la troisième avec relecture et copie une semaine après la rédaction initiale. Pour classer chronologiquement les opérations, on a imposé des changements d'encre : le premier brouillon, avec toute modification qui lui est contemporaine, est rédigé en bleu ; pendant la phase de relecture, on utilise le stylo rouge ; enfin le texte est recopié en vert. Trois étapes dans l'écriture sont donc déterminées de façon sûre par la couleur de l'encre ; la méthodologie de transcription des manuscrits et de classement des opérations est celle de la critique génétique.

Fabre postule, à la suite de Rey-Debove, que toute rature est métalinguistique au sens où la rature, qui « *travaille sur un discours déjà là* » (Rey-Debove 1982 : 111), implique une activité sur le discours et non seulement une expansion de ce discours. A partir de l'exemple d'une double modification : formelle d'abord, (*pege*→*perge*, mis pour *piège*) puis lexicale (*perge*→*trou*), C. Fabre montre que

« ce n'est pas la décision clairement consciente du sujet scripteur qui fait que l'acte par lequel il modifie son discours est métalinguistique. [...] Dans les deux cas [i.e. modification formelle / modification lexicale] le scripteur marque une comparaison

⁵ Voir par exemple les revues *Pratiques* n°49 (1986) et *Repères* n°11 nouvelle série (1995).

(identification partielle), soit entre deux manifestations du signifiant, soit entre deux signes existant dans la langue. Dans l'un et dans l'autre, il a établi des rapports paradigmatiques et a cessé de traiter une unité comme invariante. [...] C'est cette incursion dans l'axe du "système" qui fait sortir la rature du plan du langage "premier", de dénotation, et relève de la fonction métalinguistique : traitement du signifiant seul, modification de la relation signifiant/signifié, concurrence entre deux signes du système... » (Fabre, 1987, p. 47).

A partir de cette position théorique, l'étude de Fabre cherche à cerner les modalités de l'activité métalinguistique des enfants à travers les différentes opérations d'écriture et leur répartition selon l'âge et le niveau des scripteurs. Un des intérêts majeurs de cette étude est le lien fait entre des théories habituellement dévolues aux écrits littéraires et un corpus de manuscrits d'écoliers : l'auteur envisage par exemple la rature comme marquant

« le rapport mouvant des scripteurs au système de la langue et à la genèse de leurs discours. En tant qu'opérateurs de correction, de comparaison, et de signification, ces ratures témoignent de la conscience linguistique des enfants, puisque le signe linguistique y est traité comme une variable dont chacun des constituants est altérable. » (Fabre 1987, p. 575).

Dans la lignée de Fabre, Boré a étudié des brouillons de textes fictionnels à l'école primaire en s'interrogeant sur la possibilité d'y travailler la notion de style, comme on le fait couramment à partir de manuscrits d'écrivains. Elle tente de cerner *« le travail d'écriture comme activité commune, dans sa ressemblance et dans ses différences avec ces scripteurs exceptionnels que sont les écrivains. »* (Lamothe-Boré, 1998 : 12). Chez les élèves comme chez les écrivains, les brouillons laissent voir *« une activité de langage qui consiste à revenir sur le « déjà là » pour le modifier, quelle que soit la nature de la modification. »* (Lamothe-Boré, 1998 : 14). Chez ces deux auteurs, c'est le retour dans l'écrit déjà constitué et l'activité métalinguistique qui l'accompagne qui constituent les clefs de l'analyse.

1.3 L'écriture recueillie en temps réel : modes d'analyse, intérêts et limites de la méthodologie construite à partir des brouillons manuscrits.

A partir de manuscrits d'écrivains comme de brouillons d'élèves, la génétique textuelle cherche à reconstituer la chronologie des opérations, le *temps* de l'écriture. A partir des années 1990, la tablette graphique et les logiciels de traitement de texte restituant le film de l'écriture, dispensent les chercheurs du travail de reconstitution chronologique des événements en livrant des données en temps réel. L'outillage construit à partir de l'analyse de manuscrits se révèle partiellement inadapté à ces nouvelles informations et demande par conséquent à être actualisé.

C'est la précision temporelle des reconstitutions qui impose de reconsidérer la limite entre activité métalinguistique et non métalinguistique, limite que Fabre et Boré, à la suite de Rey-Debove, inscrivent dans l'opposition entre écriture de premier jet et rature. La restitution des pauses pendant l'écriture, donnée absolument nouvelle puisque non repérable sur des manuscrits, a conduit à interroger les critères de distinction de l'activité *méta*. En effet, même si les retours et rectifications dans l'écrit en constituent les seules véritables traces – et en cela nous rejoignons la distinction de Rey-Debove – les pauses apparaissent, dans certains contextes, comme le lieu d'une réflexion métadiscursive. Certaines sont manifestement consacrées à la relecture du texte, à partir de laquelle le scripteur va poursuivre son écriture en ancrant ce qu'il va écrire dans le déjà écrit ; d'autres sont suivies de l'inscription rapide de larges segments textuels qui laissent penser que l'essentiel de la pause a consisté en une verbalisation de la suite du texte. Même si tout cela reste des suppositions, liées à des interprétations des faits d'écriture, même si l'on ne peut affirmer que les pauses soient systématiquement le lieu d'une activité métadiscursive ou métalinguistique, les nombreux faits observés jusqu'ici permettent de les considérer, sinon comme des traces, au moins comme des indices de cette activité. Dès lors, la pause donne une « pondération *méta* » aux opérations qui la suivent. Cela nous invite à déplacer la limite posée à partir de brouillons manuscrits : les opérations après pauses seraient *chargées de métadiscursif*.

Les opérations d'écriture repérées sur les manuscrits demandent aussi à être revues sur la base des corpus en **temps réel**. Un panorama de ces questions a été proposé ailleurs (Doquet-Lacoste 2009) et serait trop long à rendre ici, aussi nous nous contenterons de donner l'exemple de l'opération qui paraît la plus élémentaire, l'ajout, pour montrer à quel point le changement de support induit des modifications d'analyse. Le terme *ajout* est réservé, dans l'étude des manuscrits, à l'inscription d'éléments graphiques à l'entour du texte, entre les lignes, voire entre les mots, dans les espaces laissés blancs par le texte préalablement inscrit. Cette catégorisation est liée au matériau étudié, qui pose comme un être-là le texte central et n'offre pour reconstituer la chronologie de l'écriture que peu d'accroches, parmi lesquelles les interventions dans les à-côtés du texte sont bien sûr essentielles. L'ajout est donc vu comme venant moduler un *déjà là* qui constitue la base à partir de laquelle sera décrite l'écriture. Au contraire, la notion de texte de base n'existe pas dans les reconstitutions d'écriture sur traitement de texte, puisque les modifications se fondent instantanément dans le déjà écrit : il n'y a pas un texte central et des entours, pas plus qu'il n'y a un brouillon et une mise au net. La reconstitution de l'écriture en **temps réel** rend visible le fait qu'à tous les moments de la constitution du texte, des mots viennent s'ajouter à d'autres mots déjà écrits.

Dès lors, l'ajout se dilue dans le flot des opérations d'inscription de texte. Nous proposons d'employer deux termes, distinguant deux contextes d'apparition d'éléments nouveaux dans l'écrit :

- *l'inscription* désignera le fait d'écrire des éléments nouveaux soit en tout début d'écriture, soit à la suite du déjà écrit, en continuation ;
- *l'insertion*, qui est un cas particulier d'inscription, désignera le fait d'écrire des éléments nouveaux au sein d'un contexte écrit déjà existant.

2. Retour sur les fondamentaux.

2.1 Les ratures sont des traces de l'activité métadiscursive spontanée des scripteurs

La séparation entre des opérations scripturales manifestant vs ne manifestant pas d'activité métadiscursive renvoie de prime abord à la vieille opposition entre usage et mention, opposition dont Rey-Debove a montré les limites et à partir de laquelle elle a élaboré la notion de connotation autonymique (Rey-Debove, 1978). Cette notion, retravaillée par Authier-Revuz dans une perspective énonciative, a été caractérisée comme une *modalisation* de son dire par l'énonciateur, qui met en évidence l'irréductible hétérogénéité du langage. Son classement comme modalisation (donc comme fait énonciatif) manifeste la conscience de l'énonciateur de l'hétérogénéité langagière, alors que le terme de connotation, inhérent au signe, n'implique pas clairement l'énonciateur. La modalisation autonymique se repère au fait que l'énoncé oral ou écrit comporte un retour en arrière de type commentatif, où un élément du discours est saisi dans son versant autonome. Par exemple :

(a) C'est vraiment injuste, et quand je dis *injuste*, je veux dire *hors de toute justice*.

(b) Il faut être fou pour dépenser plus, comme dit la pub.

Dans les deux cas, un ou plusieurs signes sont d'abord employés dans leur fonction de désignation du monde (emploi mondain), l'énonciateur en fait usage ; puis la suite de l'énoncé reconsidère les signes et les modalise : soit en les reprenant en mention (emploi autonome : exemple a) soit sans reprise (l'autonymie n'est pas explicitement marquée mais elle est présente en tant que c'est elle qui permet à l'énoncé de fonctionner : exemple b). Cette « boucle méta-énonciative » (Authier-Revuz, 1995), qui commente toujours – explicitement ou implicitement – un dire, met en évidence une valeur double dans l'emploi initial des signes (segments soulignés dans les exemples) : à l'emploi mondain se superpose la perception par l'énonciateur du versant autonome, qui se trouve ressaisi et le dire commenté. Authier-Revuz montre que cette configuration, fréquente à l'oral comme à l'écrit, n'est pas un *en plus*, un *accessoire* qui serait à considérer comme ajouté à un énoncé censément *de base* : la modalisation autonymique doit être saisie « à la fois en tant que discours spontané de

représentation du langage et en tant que rouage de l'énonciation, et, plus précisément, en tant que discours spontané comme rouage de l'énonciation. » (Authier-Revuz, 1995 : 21). Cette proposition tranche avec l'opposition entre discours et métadiscours, non qu'elle refuse de les distinguer (elle s'appuie au contraire sur cette distinction) mais en tant que le métadiscours apparaît comme constitutif de tout discours ordinaire, tout énonciateur étant en même temps son premier récepteur et recevant son propre discours à la fois dans son versant mondain et dans versant autonome, qu'il évalue et éventuellement commente.

Une tentative de théorisation linguistique de l'écriture a été faite (Doquet-Lacoste, 2004) en appui sur les travaux d'Authier-Revuz. Lorsque le scripteur effectue une modification dans le déjà écrit, la signification du signe en usage est perçue dans la perspective de l'adéquation à du hors langage. Autrement dit, dans une opération de modification, il y a nécessairement prise en compte du signe en tant que tel. Prenons en exemple un extrait d'écriture d'article de journal : dans la phrase « *Cette émission était très bien* », le mot « bien » est remplacé par « explicatif » ; puis, quelques minutes après, « explicatif » est mis au féminin et devient « explicative ». Le remplacement de *bien* par *explicatif*, peut s'expliquer, d'un point de vue sémantique, par le manque de précision de *bien*, ou par le sentiment que ce terme, vu son contexte, n'est pas adapté à la rédaction d'un article de journal ; on pourra alors gloser l'opération de remplacement par « bien [c'est-à-dire la suite de lettres *b-i-e-n* qui renvoie au signe *bien*] *n'est pas assez précis pour ce que je veux signifier* » ou « bien [même interprétation] *ne convient pas au ton d'un article de journal* ». La correction formelle qui suivra peu après, la mise au féminin de l'adjectif *explicatif*, pourrait se gloser par « *émission* est un nom féminin, je mets *explicatif* au féminin ». La raison exacte des remplacements n'est pas pour l'instant l'objet de l'interrogation : ce qui compte, et qu'attestent les ratures, c'est le statut autonome du signe raturé et le statut métadiscursif de l'énoncé qui pourrait l'accompagner. Comme c'est le cas des boucles méta-énonciatives étudiées par Authier-Revuz, la rature présente un dédoublement du dire, avec (1) l'écriture d'un énoncé A référant au monde puis (2) un retour et l'écriture d'un énoncé B qui s'articule, au monde bien sûr, mais avant tout à A. L'étude de l'écriture, et plus spécifiquement celle des opérations de réécriture, s'inscrit donc, linguistiquement, dans la théorie énonciative.

2.2 Les ratures sont une voie d'accès à la perception spontanée de l'axe paradigmatique du langage

De la distinction bien connue entre axe syntagmatique et axe paradigmatique, un texte ne donne à voir que la première composante. Lors de la lecture, c'est la linéarité qui l'emporte, et si les lecteurs sont happés par l'à-venir du texte ils s'arrêtent peu souvent – heureusement sans doute – sur le

choix d'un segment textuel et sur les possibilités que le scripteur pouvait avoir et auxquelles il a renoncé. Tout autre est l'enjeu de la relecture de son propre texte en cours d'écriture : celle-ci met en jeu une activité complexe où des énoncés renvoient à la fois à un référent externe au langage et à eux-mêmes en tant que signes. Plusieurs configurations sont possibles :

- (1) Le scripteur relit son texte dans l'intention de l'augmenter (ajout dans le déjà écrit ou continuation du texte) : ce qui est perçu en priorité, c'est le sens ; c'est sur lui que le scripteur va s'appuyer pour proposer une expansion cohérente. Toutefois, comme le projet est l'expansion, le scripteur prend aussi en compte le matériau langage : en lisant pour écrire, il anticipe aussi ce qu'il va écrire et pour cela, il doit tenir compte du discours déjà là.⁶
- (2) Le scripteur relit son texte pour en contrôler certains aspects.
 - Contrôle du sens : le scripteur-(re)lecteur regarde d'abord le discours pour lui-même et se demande quel sens il produit (puis : si ce sens est en adéquation avec l'intention, les exigences de cohérence, etc.).
 - Contrôle de l'orthographe : là, c'est la matérialité du mot qui intéresse le scripteur. A la relecture, c'est la face autonome, la matérialité signifiante du signe qui est perçue : il ne s'agit pas *a priori* de se demander ce que signifie le discours, même si le regard porté sur le texte ne bloque pas la signification (l'orthographe grammaticale est même fondée sur les rapports des mots entre eux sur la chaîne).

Lors de ces différents types de relecture mais plus nettement dans la configuration 2, le scripteur est attentif au choix des unités lexicales et à leur graphie, choix sur lequel il s'interroge et qu'il met en cause en faisant appel à des substitutions possibles. Ici, l'axe paradigmatique du langage est pleinement en jeu, et c'est précisément cet axe que donnent à voir les ratures : en remplaçant, dans « hors des confins de sa lumière », *confins* par *bornes* puis par *limites*, Proust exploite un paradigme qu'il finira par juger insatisfaisant puisque le tout deviendra finalement « hors de sa zone de lumière ». ⁷ En remplaçant, dans « les personnes illettrées montraient bien comment elles se débrouillaient », *débrouillaient* par *défendaient* puis par *cachai*, un élève de Cours Moyen 2 exploite également un paradigme. ⁸

Fuchs (1992) a élaboré un système de représentation des manuscrits qui met en évidence ce travail paradigmatique, dans le cadre d'une étude des paraphrases dans l'écriture. Dans la même perspective, il est possible de relever les substitutions dans les reconstitutions en **temps réel** de

⁶ Sur l'écriture comme gestion de contraintes, voir Plane, 2006.

⁷ Marcel Proust, brouillons d'une étude sur Sainte-Beuve : Bibliothèque Nationale, N. a. fr. 16636, folio 11 recto. La phrase complète, dans son état final sur ce feuillet, est : « Ce n'est qu'en cachette d'elle, hors de sa zone de lumière, que l'artiste peut trouver la réalité perdue et la recréer. » (le pronom *elle* renvoie à l'intelligence). Cf. Fuchs, 1992.

⁸ Cf Doquet-Lacoste, 2008 pour une description complète.

l'écriture et d'établir les paradigmes successifs d'un segment textuel. L'appréhension en **temps réel** permet d'une part de situer précisément la chronologie d'émergence des différentes formulations, d'autre part de savoir à quel moment de l'écriture ces reformulations se sont opérées. Ainsi, il devient possible de décrire le contexte de mobilisation d'un paradigme mais aussi, à travers l'examen des opérations d'écriture qui suivent, le rôle de cette mobilisation paradigmatique dans la suite de l'écriture. Ce regard sur les interactions entre travail paradigmatique et travail syntagmatique lors de l'écriture est extrêmement éclairant pour tenter de cerner la place – toujours questionnée – de la langue dans l'énonciation. Il permet également, au sein des paradigmes de substitution, d'éclairer la conception spontanée de faits linguistiques comme la synonymie : sur quoi repose le jugement d'équivalence ? quels types de sèmes sont constants dans un paradigme, lesquels varient ? quelle interaction observe-t-on entre sémantique et catégorie lexicale ? Ce genre de questionnement, relié aux théories du sens linguistique (en particulier la sémantique interprétative, extrêmement opératoire pour ce genre d'analyse), permet à la fois d'éprouver la valeur explicative des théories linguistiques et de repérer certains traits de la perception spontanée, chez les scripteurs, du système de la langue.

2.3 Les ratures rendent en partie visible la place du matériau langagier dans la constitution d'un texte

L'examen chronologique des ratures permet de les situer les unes par rapport aux autres, en particulier dans les périodes de relecture où le texte est beaucoup corrigé. Ainsi apparaissent des « trajets de réécriture », où le scripteur paraît animé de l'intention de modifier un aspect linguistique : l'orthographe, par exemple, peut faire l'objet de séquences d'opérations spécifiques. Au sein des opérations de correction orthographique, on peut également repérer des séries : corrections sur le même mot répété à plusieurs reprises dans le texte, corrections sur un morphème (lexical ou grammatical), correction liée à un phénomène d'accord (le pluriel par exemple). Des passages de modifications d'ordre graphique à des modifications d'ordre textuel ont également été observés (Doquet-Lacoste, 2006), qui permettent d'avancer l'hypothèse d'une non étanchéité des niveaux linguistiques dans la perception des scripteurs.

Dans l'écriture première d'un texte, les structures langagières jouent parfois aussi un rôle manifeste. C'est le cas par exemple dans une écriture d'article de journal, où le texte final comporte la phrase suivante :

Cette émission était très explicative, les personnes illettrées qu'ils ont présentées montraient bien comme elles se défendaient, comme elles s'en sortaient, comment est leur vie

quotidienne, comme elles se débrouillaient, comment elles se battaient, comment elles se montraient, comment elles lisaient.

L'écriture de cette phrase a été commentée à plusieurs reprises (Doquet-Lacoste 2008, 2010), sous l'angle du lexique comme de la syntaxe. La structure « *comment elles* + verbe pronominal à l'imparfait », dont l'émergence ne laisse pas de marques particulières, semble s'imposer comme un véritable moule syntaxique à l'intérieur duquel les lexèmes varient sans casser la structure (une exception : « comment est leur vie »). La manière dont a été écrite cette phrase rend évidente l'existence d'un moule syntaxique, mais beaucoup d'autres occurrences laissent penser qu'une fois un texte entamé, certaines caractéristiques lexicales ou syntaxiques s'imposent comme des cadres relativement rigides et contribuent à la forme du texte à venir. Il s'agit d'un cas particulier de ce que Plane (2006) étudie sous le terme de *contraintes* et qu'elle considère comme un facteur explicatif puissant des procédures scripturales.

Analysée avec un outillage linguistique, l'énonciation écrite se laisse appréhender comme un fait complexe dans lequel la langue en tant que système a une part structurante. Cet aspect, peu pris en compte jusqu'ici dans les études en **temps réel** dont la dominante est souvent psychologique (Favart & Olive 2005), permet de formuler des hypothèses originales les composantes cognitives de l'activité d'écriture.⁹

3. Ce que la linguistique apporte aux analyses en **temps réel**

3.1 Une centration sur le scripteur comme énonciateur

Les recherches des généticiens portent sur le langage en acte, la production plutôt que le produit, l'énonciation plutôt que l'énoncé. En cela, elles s'ancrent naturellement dans les questionnements autour desquels s'organise la linguistique énonciative qui postule « la nécessité de se référer à la production pour rendre compte du produit, dans la mesure où le produit contient les traces de sa production. » (Fuchs, 1981, p.48). La notion de *langage en acte* n'est pas apparentée, nous allons le voir, à celle d'*acte de langage* : c'est la théorie énonciative du langage en action plutôt que celle, pragmatique, de l'action par le langage, qui va constituer le cadre de notre travail.

Dans les approches pragmatiques de l'énonciation orale et écrite, les traces linguistiques constituent un matériau important mais envisagé secondairement à la situation de communication et aux intentions des locuteurs/scripteurs (Recanatì, 1979). La description des traces de l'écriture fait place à des inférences sur les opérations mentales supposées à l'origine des opérations linguistiques. On

⁹ C'est l'objet du travail de l'équipe *Manuscripts, linguistique, cognition* de l'ITEM (UMR 8132) : <http://www.item.ens.fr/index.php?id=13874>

comprend que les recherches cognitivistes s'appuient sur la linguistique pragmatique : les catégories notionnelles de la pragmatique et les sous-processus scripturaux de la psychologie cognitive se laissent décrire dans un cadre commun issu du modèle de la communication¹⁰ ; pragmaticiens et psychologues recherchent, dans les énoncés, les traces de ces catégories notionnelles et de ces sous-processus. L'approche adoptée ici est différente puisque la base de l'analyse est la trace écrite dans sa dimension linguistique ; c'est en cherchant à expliciter cette trace que nous aurons recours aux éléments contextuels de sa production. Sans nier la pertinence de certaines catégories notionnelles ou processuelles forgées par les psychologues, nous n'en ferons pas des préalables à vérifier, mais nous les utiliserons pour les mettre en regard des faits linguistiques dont nous avons la trace. Autrement dit, les filtres utilisés pour analyser les reconstitutions d'écriture ne seront pas d'ordre notionnel mais linguistique : alors que les *actes de langage* apparaissent comme des catégories psychologiques dont les énoncés fourniraient une traduction, l'observation du *langage en acte* passe par celle de formes et de processus spécifiquement linguistiques. Cette opposition ne recouvre pas celle – ancienne et souvent remise en question – du sens et de la forme : il ne s'agit pas de faire impasse sur le sens, mais au contraire de considérer la production langagière comme mettant en jeu, de manière indissociable, des intentions, du sens et des formes. C'est aux formes, en tant que matériau observable, que nous nous attacherons, sans les délier du sens.

La linguistique énonciative « *au sens restreint* »¹¹, dans laquelle s'ancre ce travail, tente de repérer, dans des productions langagières attestées, des réalisations de phénomènes linguistiques pour en livrer une description la plus complète possible. Elle se reconnaît dans l'affirmation de Bakhtine selon laquelle « l'étude de l'énoncé, en sa qualité d'unité réelle de l'échange verbal, doit permettre aussi de mieux comprendre la nature des unités de langue (de la langue en tant que système) – les mots et les propositions » (Bakhtine, 1979/1984, p. 272). Il s'agit d'atteindre, par-delà la diversité des énoncés, la consistance d'un niveau linguistique où les similitudes de fonctionnement d'un ensemble de discours différents deviennent perceptibles, sans pour autant réduire les discours à de pures applications de schèmes préconçus. Une telle posture ne va pas sans l'idée que les possibilités offertes par le langage sont virtuellement partagées par tous les locuteurs, même si certains en font

¹⁰ Pour des analyses fines de ces rapprochements, voir Rastier, 1991.

¹¹ « *Par énonciation au sens restreint, j'entends, à la suite de Culioli, l'ensemble des opérations régulières de constitution-interprétation des énoncés appréhendables par référence aux paramètres linguistiques – c'est-à-dire nécessairement idéalisés – constitutifs de la situation d'énonciation (énonciateur, co-énonciateur, moment de l'énonciation) ; j'oppose une telle approche à celle de l'énonciation au sens large, qui tend à être co-extensive au champ entier de la pragmatique, et à inclure la variabilité des facteurs individuels et des circonstances particulières de la situation de communication effective entre un émetteur et un récepteur, les déterminations extra-linguistiques de la signification (connaissance d'univers, représentations, etc.)* » Fuchs, 1994, p.85.

des usages spécifiques qui mettent en exergue des caractéristiques particulières. C'est le cas de l'équivoque, appel d'un mot à l'autre fonctionnant à partir du signifiant,¹² que Authier-Revuz (1995) analyse comme fonctionnant à plein dans des situations particulières comme l'analyse psychanalytique ou la poésie mais qu'elle affirme constitutive de toute pratique langagière. Comme elle, Rey-Debove (1978) étudie l'usage métalinguistique de la langue dans ses aspects les plus quotidiens, le métalangage naturel ; et la paraphrase vue par Fuchs (1982) n'est pas le résultat d'exercices rhétoriques mais celui de la parole vive, quotidienne. Unissant en une même vision l'exceptionnel et l'ordinaire, c'est l'exceptionnel – le littéraire – qu'observe Grésillon (1994), avec la conscience que l'écriture littéraire possède des caractéristiques spécifiques mais qu'il existe aussi des « *universaux de la production écrite* » que la génétique textuelle peut contribuer à mettre à jour.

Une perspective similaire prévaut ici dans le cadre scolaire : même apprentis, les jeunes scripteurs utilisent les unités minimales de la production écrite que sont les quatre opérations d'écriture ; même pris dans un contexte spécifique, l'école, ils exercent et forgent à la fois, dans l'écriture, un rapport irréductiblement personnel au langage. Ce sont les traces de cette activité d'écriture comme dépassant les cadres de l'ici-maintenant de la situation de production que nous allons examiner : celle du sujet linguistique, l'énonciateur, aux prises avec la langue. La connaissance de la situation de production – consigne, lectorat, enjeu du texte à produire – nous guidera pour orienter l'analyse, entre les locuteurs de chair et d'os que sont les enfants qui tapent sur le clavier et les énonciateurs qui, adoptant une posture d'écrivains, expérimentent la pratique de la langue écrite. Toute la complexité du travail – mais son intérêt aussi – est dans l'observation conjointe des différentes composantes de l'écriture, sur le modèle de ces « *marginiaux de structuralisme [qui] continuent à ne pas faire la coupure, et à intégrer le recours au sujet et à la situation d'énonciation dans l'analyse linguistique.* » (Fuchs, 1981, p.41).

3.2 Une théorisation de l'écriture comme ouverture permanente aux possibles d'un texte

L'ouverture aux possibles, que favorise la lecture dynamique des manuscrits et des reconstitutions scripturales en **temps réel**, est une nouveauté de la génétique textuelle qui, au contraire de la philologie, est attentive non seulement aux opérations scripturales auxquelles procède un auteur mais aussi à ce qu'il n'a qu'esquissé, à l'image d'un texte que donne son écriture à tel moment de l'élaboration, aux glissements lisibles à travers les ratures et qui auraient pu conduire à bien autre

¹²L'équivoque est la *non-coïncidence des mots à eux-mêmes*, où la forme d'un mot en appelle une autre, exhumant un sens insoupçonné. Les lapsus relèvent de l'équivoque, mais aussi les calembours, jeux de mots, volontaires ou non, comme dans cet énoncé cité par Authier-Revuz : « *Ah non, changer des bébés toute la journée, moi je trouve ça emmerdant, ... au sens propre, d'ailleurs, enfin, propre [rires] si on peut dire.* » (Authier-Revuz, 1993, p.239)

chose que le texte finalement produit. Cette ouverture aux possibles n'est pas une invention : elle s'appuie au contraire sur l'analyse rigoureuse des traces, à partir desquelles se projettent des textualisations diverses auxquelles l'auteur a finalement renoncé. Il ne s'agit pas de restituer *un* état du texte qui serait l'état idéal dont l'auteur aurait rêvé mais de mettre au jour l'ensemble des tentatives dont le manuscrit témoigne et dont le texte final, d'une manière ou d'une autre, est porteur. Rencontre fortuite d'un mot lors de la lecture d'un document annexe, glissement d'un sème d'un personnage à l'autre au gré des réécritures,¹³ multiplicité de formulations, mais aussi diversité diégétique sont autant de trajets vers des possibles dont l'existence potentielle est attestée par des traces.

La distinction entre variantes de lecture et variantes d'écriture, désignée dans les corpus en **temps réel** par la distinction entre opération immédiate et opération différée, est un outil extrêmement opératoire pour analyser l'émergence de possibles et les conditions de leur réalisation. Il a été montré par exemple (Lamothe-Boré 1998, Doquet-Lacoste soumis) que l'écart temporel entre l'écriture initiale d'un texte et sa reprise favorisait la variété de la réécriture, en permettant au scripteur de redécouvrir son texte et de se rendre sensible à des écarts à l'intention ou à la norme qu'il va rectifier, mais aussi à des faits linguistiques et discursifs (isotopie, régularité syntaxique...) qui vont servir de balise à la réécriture. Beaucoup d'études, en particulier sur la lecture (Richaudeau 2004), ont vu avant tout le texte existant comme une contrainte qui centre l'attention du scripteur sur un nombre limité d'éléments et de ce fait agit comme un réducteur des possibles à venir. En production écrite, c'est dans la même logique que s'inscrivent les travaux de didactique des années 1990 (Garcia-Debanc et al.) en partant des contraintes qu'impose une tâche d'écriture et en examinant la procédure scripturale comme une succession de réduction des possibles. L'analyse génétique ne contredit pas ces approches : il est bien évident que si un texte commence par raconter au passé une histoire qui se déroule dans un pays lointain, on a peu de chances de le voir évoluer vers un recueil de devinettes. L'effet de fermeture qu'exerce le texte existant sur le texte à venir est bien réel mais à l'intérieur de ce contexte, la génétique met en évidence le fait qu'à tout moment de l'écriture s'ouvre une variété de possibles qui seront concrétisés ou pas dans la suite. De manière générale, on peut décrire ces possibles comme interprétables grâce au système linguistique et aux caractéristiques de l'écriture prise *au ras du processus*, c'est à dire dans ses traces les plus matérielles et les plus ténues. Cette description nécessite l'observation de faits de faible envergure dont la mise en relation constitue une part importante de l'interprétation génétique.

¹³ Voir à ce propos les analyses de la description par Flaubert des écuries dans *Hérodias* (Debray-Genette 1993 par exemple), où l'on voit glisser l'assyrianité des hommes aux chevaux.

Ces considérations font apparaître l'écriture comme le lieu d'une dialectique entre statique et dynamique, entre *sur place* et mouvement, entre figement et transformation. Loin de cantonner le texte existant à un ensemble de contraintes enfermantes, l'approche génétique permet de le considérer comme terrain possible de transformations à tous les moments de l'écriture. Les corpus en **temps réel** favorisent ce regard et même lui permettent de se développer, grâce à la possibilité d'arrêter à tout moment la reconstitution de l'écriture, arrêt qui donne à voir la multiplicité des possibles en même temps que le fait qu'un écrit est à tout moment modifiable.

3.3 Une accroche aux formes qui permet de penser l'écriture comme une activité complexe ayant son économie propre

La théorie énonciative, utilisée en génétique textuelle par les linguistes, permet de prendre en compte conjointement le scripteur comme énonciateur, c'est-à-dire dans le rapport singulier avec la langue qu'il établit et manifeste pendant son écriture, et les contraintes imposées par le système linguistique et son organisation propre, dans lequel s'inscrit la mise en discours. A l'examen minutieux de la succession des opérations d'écriture se fait jour une compréhension du processus qui s'appuie sur ces contraintes et conduit à décrire toute écriture comme un ensemble de faits parmi lesquels on ne peut de prime abord distinguer l'essentiel de l'accessoire, tant les uns paraissent liés aux autres dans une interdépendance bien difficile à démêler. Ainsi, la distinction couramment établie entre pause *utile* et pause *inutile*, déjà mise en cause concernant les micro-pauses dans la description de l'activité motrice (Alves et al. 2007), s'avère vaine dès lors que l'on postule que tout fait intervenant dans l'écriture a des incidences et que le texte final est le résultat d'un ensemble de faits dont certains sont intentionnellement produits, d'autres dus au hasard. Les manuscrits des écrivains ont maintes fois montré la vanité des reconstitutions d'ordre téléologiques : "*les diverses étapes de retour sur du déjà écrit ne s'inscrivent pas sur une ligne droite qui conduirait sans faille vers l'idéal du texte définitif. La vision téléologique d'une avancée de l'écriture vers l'achèvement, c'est-à-dire vers la perfection, est contredite par les manuscrits eux-mêmes*" (Grésillon, 1990 : 32). En renonçant à la notion d'idéal du texte auquel donne corps le génie et à celle de transparence de l'intentionnalité d'un auteur surplombant, la génétique textuelle renonce à décrire des trajets d'écriture univoques et fait de tous les éléments observables, y compris non verbaux,¹⁴ des éléments irréductiblement constitutifs de l'écriture. Cette posture conduit à questionner les distinctions devenues traditionnelle de sous-processus dans l'écriture (Hayes & Flower, 1980): comment parler de pause de planification vs la révision lorsque la part de texte déjà

¹⁴ Sur des manuscrits, les éléments non verbaux peuvent être des dessins, mais aussi l'épaisseur ou la nervosité d'un trait, la régularité de la graphie. Sur des reconstitutions en temps réel, ce sont les pauses, le curseur qui « se promène » sur l'écran, etc.

écrit concourt visiblement à l'émergence de ce qui va s'écrire ? Et si l'on admet que ces sous-processus ne sont pas étanches mais se produisent récursivement, voire simultanément, que sert-il de les distinguer ? Ici encore, c'est la place de la langue qu'il faut interroger dans l'émergence de la pensée. La notion de révision, qui était au départ mal distinguée de ses traces les plus évidentes, celles de la réécriture, s'appuie évidemment sur le discours déjà écrit. En revanche, concernant la planification, la place de la langue n'a pas été réellement théorisée par Hayes & Flower, comme si les idées que le scripteur a dans la tête et qu'il organise étaient a-verbales ou pré-verbales.¹⁵ Si l'on considère au contraire que la langue donne forme aux pensées même non encore exprimées, les ajustements dont Culioli fait un fait énonciatif¹⁶ devraient jouer aussi en amont de la parole même, comme ils jouent, ainsi que l'a montré Authier-Revuz, au moment même de l'énonciation.

Le travail sur l'énonciation écrite offre des possibilités d'extension de la notion de modalisation autonymique (Authier-Revuz, 1995), qui va pouvoir s'effectuer en différé, par le biais de relectures suivies de modifications de l'écrit. Prenons un exemple dans l'écriture d'un souvenir : le texte est d'abord intitulé « *La classe de théâtre* » ; à 1h25 d'écriture, le scripteur modifie ce titre qui devient « *Souvenirs...* ». Le processus peut se décrire ainsi :

- (1) j'écris X et en même temps je me relis ;
- (2) plus tard, je me relis une nouvelle fois ;
- (3) je place le curseur à l'endroit de X ;
- (4) je modifie X en Y.

En (2) et (3) sont figurés deux décalages : dans le temps et dans l'espace. L'écriture, qui s'appuie sur un texte présent dans sa globalité à chaque moment de l'énonciation, est constituée de sauts spatio-temporels que l'oral ne permet pas. Ces sauts s'effectuent au gré du changement de statut de l'auteur, qui d'auteur-scripteur devient périodiquement auteur-lecteur¹⁷ et se livre à une lecture, différente de la première lecture qui est toujours la sienne au moment de l'énonciation première, qui prend en compte à la fois le local de chaque mot et le global du texte, et qui suscite des modifications empreintes de cette double distance spatio-temporelle. C'est pourquoi l'énonciation écrite immédiate se double (et souvent, se triple, se quadruple...) d'énonciations différées

¹⁵ Cf. par exemple Fodor et sa conception du *mentalistes*.

¹⁶ "Toute une partie des postulats, les conventions de la pragmatique, avec une simplification nécessaire certes mais aussi de l'a priori d'ordre sociologique qui sont culturellement liés à une certaine pratique du langage, ont tranché et ramené l'activité de langage à une activité claire entre des gens qui veulent coopérer pour aboutir à un résultat que le premier voulait avoir en tête et que le second cherchait à dégager. [...] La position adoptée avec "felicity", c'est que ça réussit (même dans certains cas ça peut échouer) et que l'on considère seulement les cas de réussite. La position que j'adopte, c'est que si ça réussit, ça réussira parce que cette réussite aura été conquise, elle ne sera pas d'emblée donnée : il y aura des ajustements, des ratés éventuellement, et à un moment donné on repartira et on aboutira ainsi à ce qu'on peut appeler une communication réussie." (Culioli, 1985 : 7-8)

¹⁷ Grésillon & Lebrave, 1984.

effectuées au gré des relectures. Alors que les rectifications immédiates, comme les boucles méta-énonciatives de modalisation à l'oral et à la lecture pour l'écrit, s'effectuent dans la proximité à la fois spatiale et temporelle de l'énonciation dont elles modulent le résultat, les modifications différées opèrent un bouclage plus large, à étapes successives. Dans ce jeu de retours en arrière et de sauts en avant, l'énonciation se dilate et il faut envisager les opérations, non seulement dans leur contiguïté, mais au fil de leurs correspondances dans le temps et dans l'espace. Le retour sur l'énoncé se fait dans le cadre d'un mouvement réflexif mais celui-ci est inscrit dans le temps et l'espace d'un procès qui vise l'énonciation du texte comme « *inscription de traces, mais aussi parfois perte, ou multiplication en cours de route* » (Grésillon, 1994 : 206) compatibles avec les notions de réflexivité et de non-coïncidence. La réflexivité qui émaille l'énonciation écrite est parfois différée, dans un espace-temps extensible, comme dilaté.